FRC 3.24134.1A
C.M.-434,
Case FRC 22411

DISCOURS

PRONONCÉ

Le Dimanche 4 Juillet, en la Maison commune de Melun, au retour de la bénédiction d'un Drapeau;

En présence de MM. les Officiers Municipaux, et de la Garde Nationale de Melun;

PAR M. L'ABBÉ MÉTIER,

Curé de Saint Liesne, et Officier Municipal.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA COMMUNE.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY

MONSIEUR LE MAIRE ET MESSIEURS,

QUEL spectacle imposant et nouveau vient de se reproduire à nos yeux étonnés ! Qu'il nous a paru digne de l'Être majestueux qui régne dans nos Temples ! Un peuple armé s'est rendu avec une noble ardeur dans le lieu saint, pour y recevoir l'étendart de la liberté, en faire hommage au Dieu des vertus, réclamer les vœux de ses ministres, afin d'attirer ses bénédictions sur les citoyens courageux qui se feront un honneur de marcher à la suite de ce signe respectable, qui doit rallier tous les cœurs capables de goûter les douceurs et les avantages de cette heureuse liberté. Fut-il jamais cérémonie plus auguste et plus touchante, plus propre à exciter à-la-fois l'admiration et les hommages des cœurs sensibles, des vrais enfans de la Patrie.

Loin de nous, citoyens, l'idée de ces drapeaux sacriléges, que des despotes ambitieux faisoient présenter à l'Eternel par des hommes mercenaires et avilis ! De quel œil le Dieu bon par essence, l'auteur et le

père de l'humanité, devoit-il envisager ces signaux d'injustices, de dévastations et de cruautés ? Qu'ils étoient aveugles, qu'ils étoient odieux ces tyrans des hommes, qui croyoient pouvoir intéresser le Dieu bienfaisant à leurs prieres inhumaines ! Comment ne voyoient-ils pas que, loin de se ménager ses regards propices, ils provoquoient sa malédiction et ses châtimens par leurs projets sanguinaires ? Au lieu d'invoquer la faveur du ciel, pourquoi les prêtres du Dieu de justice ne réclamoient-ils pas sa foudre, contre ces conquérans féroces, ou contre leurs infâmes agens qui osoient l'insulter et l'outrager par leurs vœux meurtriers ?

Mille fois, hélas ! oui, mille fois ma main se fut desséchée, avant que je l'eusse levée vers son trône en faveur de leurs projets destructeurs. Mille fois ma langue se fut attachée à mon palais avant que je me fusse réuni aux prieres exécrables de ces ennemis des hommes, qui ne respiroient que les ruines et le carnage, et ne projettoient d'étendre leurs conquêtes, que pour étendre leur domination oppressive, et multiplier leurs esclaves malheureux.

Quels sentimens plus doux et plus épurés

excitent dans mon cœur l'aspect de cet étendart de la Patrie ! avec quel noble et généreux enthousiasme ne doit-il pas être envisagé par les ames élevées, par les amis de la liberté !

Ne perdez jamais de vue, ô mes Concitoyens, son heureuse destination ; que les caractères sacrés qu'il vous retrace, s'impriment à jamais dans vos cœurs, pour diriger tous vos mouvemens. *La liberté* ! tel est le cri de ralliement qui doit sans cesse animer les François. Quelle ame, quelle énergie ne doit-il pas imprimer à toutes vos actions ? Qu'il sera consolant et glorieux pour vous, lorsque vous porterez les armes, et marcherez à la suite de cet étendart sacré, de penser que vous êtes les soutiens de la Nation, et les défenseurs de la liberté publique.

Qu'ils s'éloignent de ce drapeau, ces hommes méprisables, que l'avidité des distinctions et des rangs, plutôt que l'amour de la patrie, auroit excités à s'enrôler dans cette milice religieuse ! Qu'ils disparoissent, ces hommes lâches et pusillanimes, qui suivroient sans affection et sans courage l'étendart de la liberté ! Qu'à jamais ils devien-

nent la fable et l'horreur de leurs Concitoyens, ces hommes intéressés, qui ne pouvant souscrire à des sacrifices que le bien général a rendu nécessaires, conserveroient des cœurs ennemis sous l'armure et l'habit du Citoyen !

J'aime à croire qu'il n'est personne au milieu de vous qui ne s'élève au-dessus de l'intérêt personnel, et dont les sentimens ne soient parfaitement d'accord avec ceux de cette milice nationale à laquelle il est aggrégé ; qu'il n'est aucun soldat qui ne soit assez généreux pour n'être pas disposé à voler en tout temps au milieu des plus grands périls, lorsqu'il verra briller les drapeaux de la Nation. Je me repose dans la douce persuasion que, ne faisant tous qu'un esprit et qu'un cœur, vous immolerez votre vie, s'il le faut, pour défendre le Peuple françois, devenu si grand et si estimable depuis la conquête de sa liberté.

Ne perdez pas de vue, je vous en conjure au nom de la Patrie, les engagemens sacrés que vous impose le titre de Soldat-citoyen ; elle ne vous met les armes à la main que pour votre sûreté et celle de tous les François. Combien ne les aviliriez-vous pas, ces armes, si vous les employiez à satisfaire

l'ambition ou la fureur de nos tyrans ? Combien ne les prostitueriez-vous pas indignement, si, les détournant de leur utile et sainte destination, vous les faisiez servir à satisfaire des haines et des vengeances particulières ? Quels plaisirs ne ménageriez-vous pas aux ennemis de la révolution, si, cédant à des insinuations perfides, vous tourniez contre vos freres d'armes, des forces destinées à leur conservation, et à la défense de la patrie ?

Tandis que le Sénat françois vient d'anéantir des préjugés barbares, sous lesquels vous gémissiez avilis ; tandis qu'il vient de livrer à un éternel oubli des titres odieux et insultans pour l'humanité, inventés par des êtres abâtardis, pour adoucir la férocité de leurs tirans, n'allez pas troubler la paix et le bonheur public par de misérables prétentions de grades et de distinctions momentanées. Repoussant avec horreur cette basse ambition des peuples esclaves, si contraire à l'union et à la fraternité qui doivent régner constamment parmi les vrais amis de la liberté ; ne chérissez, ne recherchez d'autre titre que celui de Soldat-citoyen ; toujours prêts à voler où la voix de la patrie

4 80

vous appellera, montrez par-tout une ame fiere et magnanime, qui ne cherche à s'illustrer que par ses vertus et ses belles actions.

Dans tous les temps, soyez en garde contre cette maxime favorite de nos anciens oppresseurs : *Divide et impera* ; divisez, et vous régnerez, ou plutôt, vous tyranniserez et vous écraserez ; c'est le dernier retranchement de ces ennemis aux abois. Toujours attentifs à profiter des moindres apparences de trouble, sans cesse ils secoueront auprès de vous les torches de la discorde, pour allumer les feux de l'envie et de la haine, pour fomenter des dissentions intestines, qui précipiteroient la décadence et la ruine de la liberté.

Que vous les réjouiriez, ou plutôt, quels malheurs affreux n'amoncéleriez-vous pas sur vos têtes, si, ouvrant vos cœurs à leurs perfides suggestions, vous vous armiez les uns contre les autres. Contens de vous avoir affoiblis en vous divisant, ils assouviroient sur vous toute leur rage invétérée, et vous replongeant dans un abîme plus profond que celui dont votre courage vous a retirés, ils vous feroient boire à longs traits jusqu'à

la lie du calice d'amertume, préparé par leur vengeance.

Pour déconcerter leurs funestes desseins, respectez inviolablement l'esprit d'union et de fraternité qui caractérisent également, et la Constitution françoise, et la religion de bienfaisance tracée par J. C. Sans doute, ils avoient méconnu l'évangile, ces tyrans, qui fiers de leurs anciennes usurpations, regardoient leurs semblables comme des êtres d'une espèce inférieure, destinés à servir leur mollesse, leurs fantaisies et leurs passions. Pensoient-ils donc nous faire oublier les leçons et les exemples du Sauveur compatissant, descendu sur la terre pour attirer également à lui le riche et le pauvre, le monarque et le mercenaire? Croyoient-ils effacer de notre souvenir que ce divin législateur a partagé ses soins et ses bienfaits entre le pharisien et le publicain, entre le centenier et l'aveugle de *Jéricho*; qu'il a choisi pour ses plus chers confidens, de misérables pécheurs, dans le sein desquels il a déposé ses secrets merveilleux, et les trésors cachés de sa doctrine céleste? Comment ont-ils donc imaginé pouvoir intéresser à leurs orgueilleuses prétentions, une

religion charitable qui ne cesse de répéter que le Très-haut ne fait acception de personne, et que si elle admet quelque préférence, c'est toujours en faveur des foibles et des infortunés.

Pour vous, Citoyens, mieux instruits de l'esprit de cette religion bienfaisante, soutenez avec un courage inébranlable une révolution parfaitement d'accord avec les principes d'égalité et de fraternité qui distinguent l'évangile. Toujours unis de sentimens, montrez par l'indifférence pour les rangs, par le mépris des distinctions, combien vous chérissez la Constitution, et combien vous l'honorez. N'accordez les grades nécessaires pour la subordination, qu'aux vertus utiles et aux talens modestes; défiez-vous de ces ambitieux qui veulent les ravir par l'étalage fastueux de leurs sentimens affectés, ou de leurs vertus hypocrites; et ne rendez vos hommages qu'aux Citoyens dont les actions ont paru constamment dirigées vers le bien général.

Au milieu des travaux importans que l'amour de la patrie vous prescrira, ne vous écartez jamais de la loi qui vous arme et pour laquelle seule vous devez com-

battre : c'est une lumière vivifiante qui doit éclairer vos démarches, épurer toutes vos actions. Bien différente de ces institutions injustes et bisarres, productions honteuses de quelques tyrans dénaturés, qui après s'être partagé les hommes comme de vils troupeaux, avoient fabriqué ces institutions oppressives comme des moyens de force, comme des remparts inébranlables contre les justes efforts des peuples qu'ils avoient condamnés à l'opprobre et à l'infortune. La Loi que nous célébrons mérite d'autant plus votre confiance, qu'elle est inspirée par la nature, fondée sur les principes invariables de l'égalité et de la liberté, appuyée sur les droits imprescriptibles de l'homme.

Si vous vous écartiez un seul instant de sa direction, si dans l'exercice du pouvoir militaire, vous méprisiez son autorité, bientôt ces armes qui vous sont confiées par la Patrie, pour consolider l'ordre public, entretenir et assurer le bonheur de la Nation, deviendroient en vos mains une source de troubles, de désordres et d'atrocités. Livrés à la plus affreuse anarchie, vous vous plongeriez dans toutes les horreurs d'une guerre civile, et déchireriez votre

sein en déchirant celui de la Patrie. Mais détournons les yeux d'un présage si effrayant. Rassurés par la sagesse et la prudence qui vous ont dirigés depuis que vous portez les armes pour la Nation, nous ne doutons point un seul instant que, pénétrés de l'esprit de cette Loi respectable, vous ne vous fassiez constamment un devoir de lui soumettre vos sentimens et votre conduite.

Elle doit vous paroître d'autant plus douce, d'autant plus digne de vos hommages et de votre soumission, qu'elle est en quelque sorte votre propre ouvrage, puisqu'elle est décrétée par vos Représentans, chargés de vos pouvoirs et de vos intentions. Ainsi, lui obéissant, vous n'obéissez qu'à vous-mêmes : combien cette idée n'est-elle pas consolante ? combien ne doit-elle pas vous inspirer d'héroïsme et d'énergie ? combien ne doit-elle pas adoucir les travaux et les fatigues auquels vous vous dévouez ?

Ainsi ceux qui parmi vous commandent, au lieu de s'énorgueillir d'un rang momentané, ne doivent jamais oublier un seul instant qu'ils ne sont que les exécuteurs de ceux mêmes qui leur sont subordonnés ; ceux

qui obéissent, doivent toujours se souvenir qu'ils n'obéissent qu'à leur propre volonté ; d'après cela, il sera facile d'entretenir le concert et la paix, qui seuls peuvent assurer la liberté de la Nation.

Ne confondez pas la liberté avec la licence, ce prétendu droit de tout oser, ce pouvoir vague et indéterminé qui traîne à sa suite les plus grands désordres et les plus affreuses calamités. Ne consultant que la Loi, n'obéissant qu'à la Loi, vous servirez la Patrie de la manière la plus utile et la plus glorieuse. Vous concourrez en même temps au bien public, et ménagerez votre félicité personnelle. Ainsi, vos cœurs épurés par le feu divin du vrai patriotisme, avec quel heureux succès ne repousserez-vous pas les efforts criminels des ennemis de la Constitution. Bientôt, déconcertés par votre sagesse, désolés à l'aspect de l'union fraternelle qui assurera votre force, ils se consumeront de douleur et de désespoir ; et n'osant plus essayer la foiblesse de leurs troupes esclaves contre le courage invincible d'un Peuple libre, ils seront contrains de vous abandonner cette gloire si pure, cette jouissance si douce pour de vrais Citoyens, de vaincre des freres égarés sans

répandre de sang, de triompher par la sagesse et la vertu.

Tels sont les vœux que forme un ministre du Dieu de paix et de charité, également inaccessible à l'esprit de corps et au fanatisme de la vertu ; un Prêtre citoyen, qui brûlant d'amour pour une sainte liberté, de zèle pour le bonheur de sa patrie, s'attendrit en même temps sur le malheur de ses freres, aveuglés par de vils intérêts ou par de funestes préjugés. Comme autrefois *Moïse* tendoit des mains suppliantes vers le ciel, tandis que Josué combattoit les ennemis de son peuple ; ainsi, lorsque vous prendrez les armes pour la Nation, nous dirigerons notre cœur et nos vœux vers le trône du Tout-puissant, non pour lui demander qu'il extermine des Concitoyens séduits ou égarés, que nous devons encore plaindre et chérir, mais pour qu'il les instruise et les touche, qu'il les contraigne de rougir de leurs erreurs, et des passions qui les avoient écartés de leurs devoirs. Pardonnant leurs coupables excès, nous prierons ce maître des cœurs de leur inspirer une piété éclairée et soutenue par le plus généreux patriotisme, de

leur faire sentir les avantages d'une sage liberté, les douceurs d'une fraternelle égalité.

Embrâsés de ce feu céleste du patriotisme, qui jusqu'ici vous a mérité la confiance et les applaudissemens de la Nation, volez vers la Capitale de l'empire françois; empressez-vous de vous réunir à ces héros, qui les premiers, bravant les foudres du despotisme, escaladerent au milieu des feux et de la mort une forteresse, l'exécration et l'épouvante de l'humanité, désarmerent les infâmes satellites de nos tyrans, arracherent leurs étendarts impies pour y substituer celui de la liberté. Portez-leur le tribut de notre admiration et l'hommage de nos cœurs; dites-leur avec quelles vives émotions, avec quel doux attendrissement nous nous rappelons leur courage, et sur-tout le noble désintéressement qu'ils viennent de montrer en renonçant, par amour de la paix et de l'égalité, à la distinction civique dont le plus auguste sénat de l'univers avoit cru devoir honorer leur patriotisme. Sacrifice sublime, qui les place à côté des plus grands hommes de *Sparte* et de *Rome*, et mérite d'être inscrit sur le bronze, ou plutôt, d'être à jamais gravé dans le cœur

de tout Soldat-citoyen, pour lui servir de modèle.

Jurez-leur, et à tous les guerriers intrépides qui défendent cette ville immense, un attachement et une fraternité inaltérables ; sensibles à leur invitation, unissez de concert vos voix et vos cœurs, pour les confondre avec ceux de toutes les milices de la Nation ; former avec elles un pacte solennel qui doit cimenter l'union la plus intime entre des millions de Citoyens, jetter la honte et l'effroi dans l'ame de nos ennemis, assurer la force du Peuple françois, et éterniser la Constitution.

Jurez avec eux, pour vous et en votre nom, sur l'autel de la liberté, que jusqu'à notre dernier soupir, nous serons fidèles à la Nation, à la Loi, et au Roi ; que nous maintiendrons de tout notre pouvoir la Constitution, et que nous soutiendrons les loix décrétées par l'Assemblée Nationale, sanctionnées ou acceptées par le Roi. Que toujours prêts à voler à la défense de nos freres, nous réunirons nos forces, nous sacrifierons nos biens et nos veilles, nous verserons même, s'il le faut, jusqu'à la derniere goutte de notre sang pour défendre la liberté.

Et vous, Françoises, femmes Citoyennes, qui nous écoutez, unissez vos vœux à ceux que nous formons pour la gloire et la prospérité de cette milice qui vous est si chere. Tandis que vos époux ceindront l'épée, rappellez-vous que, si la timidité, votre délicatesse ou la décence vous empêchent de partager leurs travaux et leurs périls, vous n'êtes pas quittes et déchargées envers la Patrie ; elle réclame par ma voix des secours qui lui seront aussi précieux. Pendant que ces guerriers pourvoiront à la sûreté de l'État, repoussez des amusemens frivoles qui vous déshonorent, pour jetter dans les tendres cœurs de vos enfans, les semences de la religion et des vertus publiques. Apprenez-leur à-la-fois à bénir l'auteur de leur existence, à balbutier et chérir la Constitution ; inspirez-leur une vénération profonde pour la Loi ; le zèle et le dévouement que la Patrie a le droit d'attendre de ses enfans ; le courage et la grandeur d'ame qui constituent le Citoyen ; le respect et l'amour éclairé que l'homme doit à l'homme son semblable.

Peignez-leur l'avilissement et l'esclavage honteux auxquels le bon Peuple françois étoit

réduit depuis tant de siécles ; l'humanité outragée et foulée aux pieds par ceux que nous avions la foiblesse de nommer *grands ;* montrez-leur le précipice affreux ouvert sous nos pas et prêt à nous engloutir. Célébrez en même temps les efforts magnanimes, les combats glorieux de nos augustes Législateurs, l'intrépidité héroique de nos braves Concitoyens, le triomphe de la liberté renaissante sur la violence et les derniers excès d'une tyrannie désespérée. Répétez-leur souvent avec quelle générosité leurs peres se sont dévoués pour le salut de la Nation, se sont armés pour combattre et repousser le despotisme furieux de voir échapper sa proie.

Dignes émules de ces femmes *Lacédémoniennes*, l'admiration de leur siécle, mais trop peu connues, trop peu célébrées, employez dans la société votre ascendant, votre empire sur l'opinion publique, pour allumer et entretenir l'amour de la Patrie. Comme elles, décernez à la vertu, à l'héroïsme, des triomphes si honorables et si doux pour les cœurs sensibles ; versez à pleines mains l'opprobre et l'infamie sur les lâches et les traîtres qui déshonorent la Nation.

Alors, réellement utiles et respectables, vous obtiendrez de vos Concitoyens des hommages purs, mille fois plus satisfaifans que cet encens que brûlent devant vous d'infâmes adulateurs, qui s'efforcent de vous enyvrer pour vous séduire et vous perdre.

Ainsi rendrez-vous des services importans à la Patrie, qui par vos soins comptera bientôt autant de grands hommes que de Citoyens ; les bonnes mœurs seront honorées, les vertus civiques fleuriront ; l'amour du bien public, le vrai patriotisme se propageront dans tous les cœurs ; la majesté du Peuple sera révérée ; sous l'empire de la Loi, la Nation régénérée jouira d'une sage liberté ; l'évangile, ce code de douceur et de charité, qui en est la base et le fondement essentiel, sera mieux connu et plus purement observé ; vous attirerez infailliblement sur la Patrie, sur vos époux, sur votre famille et sur vous-mêmes, la gloire et le bonheur.

A MELUN, chez Tarbé, Imprimeur du Département et du District, 1790.